J'ai écrit pendant quarante ans, ajoute spirituellement M. Vuillot, et il ne restera peut-être de moi que cette parole que je n'ai pas prononcée et qui me paraît médiocrement française. J'en serais fiché si j'étais de ceux qui aspirent à l'académie; mais je sais m'accommoder des aventures que notre temps ménage à mon espèce, et je pense que je finirai par mourir tout de même, quoique chargé d'une phrase de Montalembert, plombée par M. Jules Ferry. Je proteste uniquement dans l'intérêt de la vérité.

Un incident à la fois triste et curieux de ces débats se trouve dans l'interruption qu'un député s'est permise au discours de M. Keller. Ce dernier avait cité un passage à peu près athée de M. Littré pour montrer les tendances de l'école, lorsque M. George Perrin s'est écrié : " Mais c'est très-bien cela ! "

Voilà bien les *intransigeants* de l'extrême gauche, ils ne transigent pas même avec le bon Dieu ! On frémerait, on désespérerait des destinées de la France, de celles de l'humanité, en lisant de pareilles choses, si l'on n'avait pour se rassurer les nobles et consolantes paroles que Pie IX vient de prononcer à l'occasion du trentième anniversaire de son pontificat :

Tenez pour certain, a-t-il dit, que l'Eglise triomphera et que la révolution périra. Les pères tuent leurs fils, et les fils tuent leurs pères, et tous ceux qui sont nés de la révolution se dévoreront entr'eux. Les anges, d'un autre côté, combattront contre les insensés, et l'Eglise triomphera. La foi nous enseigne que c'est là l'œuvre de Dieu qui sera forte et stable, et que la perdition des hommes ne parviendra pas à la détruire.

P. C.

Québec, 11 juillet 1876.

NOS GRAVURES

Départ de Belgrade des troupes Serbes.—Cette gravure est d'après un croquis pris à Belgrade par un artiste français, lorsque les troupes se dirigeaient de cette ville vers la frontière turque. Les dépêches ne disent que trop les revers qu'ont essayés ces braves soldats qui combattait pour leur religion et pour leur liberté.

Funérailles d'Abd-ul-Aziz.—Les funérailles de l'ex-sultan Abd-ul-Aziz ont eu lieu dimanche 4 juin, dans l'après-midi, avec une grande pompe. Les restes mortels du défunt ont été transportés, aussitôt après les constatations médicales, à Top-Capou, dans le sanctuaire où est gardé le Hirkai Cherif (manteau du Prophète).

Les ministres, les ulémas, les officiers généraux de l'armée et un grand nombre de fonctionnaires supérieurs étaient réunis à Top-Capou, pour assister à la cérémonie religieuse, après quoi, le convoi funèbre a quitté Top-Capou dans l'ordre suivant :

Un détachement de soldats, les armes renversées et musique en tête, ouvraient la marche ; immédiatement après venaient les généraux de brigade et de divisions, suivis des ministres des travaux publics, du commerce, des finances, des affaires étrangères et de la marine.

Hussein-Avni-Pacha et Midhat-Pacha, avec le grand-vizir Mehemed-Ruchdi-Pacha et le cheick-ul-islam, précédaient le cercueil, porté par dix anciens serviteurs du palais (pour les sultans, le cercueil est porté sur les mains, et non sur les épaules, comme dans les enterrements ordinaires), chantant l'hymne funèbre. Deux hommes du palais à cheval jetaient à pleines mains à la foule des pièces de monnaie. Le convoi est arrivé dans cet ordre au mausolée du sultan Mahmoud. C'est là, à côté du tombeau de son père, qu'ont été déposées les dépouilles mortelles de l'ex-sultan Abd-ul-Aziz.

La danse du Kolo.—Le mot *kolo*, qui signifie roue, et que l'on peut par conséquent rendre fort exactement par celui de ronde, est le nom générique des danses nationales serbes, dont la plupart s'exécutent en rond, bien que souvent les deux extrémités du rond ne se touchent point. Cette danse consiste en général dans un mouvement alternatif d'avance et de recul exécuté au moyen de pas divers, mais le plus souvent d'un caractère monotone. Les deux sexes s'y mêlent librement, les danseurs se tenant soit par la main, soit aux

épaules, soit à la ceinture. Les jambes s'agitent précipitamment avec des hauts le corps rappelant certains exercices de trapèze, la tête reste fixe.

Règle générale, l'orchestre est peu riche ; c'est tantôt une musette, tantôt une cornemuse ; souvent aussi dans les fêtes importantes comme celle d'aujourd'hui, il se compose d'une bande de Tsiganes, avec tambour de basque, recouvert de toile, violons, violoncelle et *cymbalum*, espèce d'instrument à cordes métalliques ressemblant au cysteme, sur lequel un des errants cuivrés frappe fiévreusement avec de petits bâtons, dont les bouts, entourés de chiffons de fil, forment tampons. La mélodie est par moments lente, par moments précipitée jusqu'à la rage. Les danseurs se démènent alors comme des possédés.

LES CANADIENS DE L'OUEST

JOSEPH ROLETTE

XII

Comme César, Rolette voulait être le premier dans son village plutôt que le second dans Rome. Il ne pouvait souffrir qu'on lui disputât la prééminence, et, capable de tout oser, il n'était pas homme à ployer devant les obstacles pour céder ses rivaux.

Son plus sérieux antagoniste était le juge Lockwood, qui, lui non plus, n'aimait pas l'obscurité. Il lui faisait opposition non-seulement dans les matières politiques et locales, mais encore dans la traite. Aussi régnait-il entre eux une vive émulation, qui se traduisait par des entreprises de tout genre, dont leurs concitoyens faisaient leur profit. Il suffisait, par exemple, que Lockwood parlât d'un projet quelconque pour mettre la puce à l'oreille de Rolette et lui faire concevoir quelque plan hardi, pour ravir à son rival le mérite de ses conceptions. On suppose que Lockwood lui rendait le change en temps et lieu.

Vers 1824, le juge Lockwood ayant parlé à quelques citoyens de l'endroit d'un projet de construire une distillerie, si les colons voulaient semer du riz sur leurs terres, Rolette eut vent de l'entreprise, et se rendit sans délai à Michillimackinac, pour aviser aux moyens de la mettre à exécution. Il fit rencontre dans l'île d'un nommé Curtis, capitaine en retraite, qui lui donna une haute idée de ses aptitudes scientifiques et industrielles. Il ne fallait pas tant d'une pareille merveille pour s'imposer au choix de Rolette, qui se fit accompagner de Curtis à la Prairie-du-Chien. Mais, comme la distillerie ne fut toujours qu'un château en Espagne, Curtis se rendit utile comme professeur dans la famille de Rolette, ce qui était plus en rapport avec ses connaissances théoriques. Rolette, il est vrai, fit l'acquisition de divers appareils de distillerie, mais pour une raison ou pour une autre, ils ne furent pas mis en opération, et il les renvoya finalement à Saint-Louis, en 1828.

Le commerce de Rolette était alors fort étendu ; ses barques sillonnaient les lacs et rivières avoisinants, et il était le Jacquesœur de ces régions.

Un jour que Rolette se trouvait à bord d'un de ses bateaux sur le lac Winnebogo, il fit rencontre d'une autre de ses embarcations, qui venait directement de la Prairie-du-Chien. De part et d'autre on échangea rapidement quelques nouvelles.

" Eh bien, exclama Rolette, ont-ils achevé la nouvelle maison ? Et la cheminée fume-t-elle ?

—Oui, monsieur.

—Et comment est la récolte ?

—Très-belle, vraiment.

—Le moulin va-t-il ?

—Oui, il y a beaucoup d'eau,

—Comment est Whip (son cheval favori) ?

—Oh ! Whip est fort bien."

Après s'être minutieusement enquis du magasin, de la ferme et d'affaires de tout genre, il n'y avait plus raison de prolonger l'entretien.

" Eh bien, adieu, bon voyage !

—En avant, mes gens ! "

Mais songeant tout à coup qu'il n'avait pas demandé de nouvelles de sa famille, il s'écria :

" Arrêtez ! arrêtez ! Comment se portent madame Rolette et les enfants ?... "

On voit que le " beau désordre," imaginé par le poète, est loin de régner dans ce dialogue.

XIII

Au printemps de 1826, une inondation terrible se fit sentir dans une vaste partie du Nord-Ouest. Les eaux de la Rivière-Rouge commencèrent à se gonfler le 2 mai, s'élevèrent de neuf pieds dans une seule journée, puis débordèrent sur la plaine environnante avec une telle rapidité que toute la colonie, affolée de terreur, dut déguerpir en toute hâte pour aller se réfugier sur les collines les moins éloignées. Maisons, hangars, clôtures, meubles, ustensiles divers, tout fut emporté par les eaux furibondes ; il resta bientôt à peine une seule construction debout. L'inondation dura jusqu'au 22 mai, mais ce ne fut que le 15 juin que les malheureux colons purent aller revoir le lieu, parfaitement désert, où s'élevaient, quelques semaines auparavant, leurs paisibles demeures.

Le désastre était complet. A part leurs animaux, les colons avaient tout perdu. Les débris de leurs habitations avaient été semés çà et là au loin dans la plaine, et pendant de longs jours, ces malheureux n'eurent d'autre toit que la voûte des cieux. Bref, c'était comme la prairie aux premiers jours de la colonie.

Que faire dans une pareille alternative ? Les Canadiens et les Ecosseis, habitués aux épreuves et aux privations, résolurent, avec leur courage ordinaire, de tenter la fortune de nouveau sur le théâtre même de leurs revers. Mais un grand nombre de soldats de l'ancien régiment des Meurons et des Suisses, venus à la Rivière-Rouge depuis quelques années seulement, décidèrent de se mettre à la recherche d'un sol plus hospitalier.

Les autres colons virent leur départ avec satisfaction, car ceux qui allaient les quitter étaient les membres les moins utiles de la colonie. Les Suisses étaient des gens paisibles et moraux, mais ils n'étaient pas faits pour un pays où la culture et la chasse sont les principaux moyens de subsistance. Ils étaient pour la plupart des artisans, des orfèvres, des pâtisseries et des musiciens, qui avaient émigré à la Rivière-Rouge sur les fausses représentations d'un agent de Lork Selkirk. Les Meurons se composaient d'aventuriers et d'esprits turbulents : véritable fléau dans toute société. C'étaient donc autant de bouches inutiles dans les jours d'épreuves, et Dieu sait qu'elles n'ont pas été ménagées à la colonie naissante fondée par Lord Selkirk. Inondations, famine, fléau des sauterelles : rien ne lui a manqué !

Deux cent quarante-trois individus partirent le 24 juin pour les Etats-Unis, et la compagnie de la Baie-d'Hudson leur fournit gratis le nourriture et les autres articles nécessaires pour une bonne partie du voyage. Les Suisses s'établirent pour la plupart sur les bords du Mississipi, et réussirent à former un bon noyau de colonisation.

Douze ou quinze de ces familles firent halte à la Prairie-du-Chien, qu'elles atteignirent après beaucoup de souffrances et de privations. Rolette s'intéressa vivement à leur sort, et il leur donna généreusement ce qui leur manquait en fait de vivres et de vêtements. Il prit ensuite les mesures voulues pour les faire avancer sûrement à Saint-Louis, leur destination.

Deux familles seules se décidèrent à demeurer à la Prairie-du-Chien. Le chef de l'une d'elles était cultivateur, et il fut facile de lui donner de l'occupation. L'autre, un nommé Straw, était Suisse d'origine et orfèvre de son métier. Lorsque Straw alla offrir ses services à Rolette, celui-ci se laissa aller à l'un des brusques mouvements d'impatience qui lui étaient habituels : " Vous êtes orfèvre, lui dit-il, et il n'y a peut-être pas une montre d'ici à Saint-Louis ; vraiment, vous avez choisi une bonne localité pour exercer votre industrie." Mais le bon naturel reprenant

le dessus, Rolette lui tint le langage suivant : " Vous avez un garçon et deux filles suffisamment âgés ; eh bien, je veux qu'ils vous aident pour faire le commerce du lait. Pour cela, je vous donnerai un cheval, une charrette, vingt vaches, et les étables nécessaires, puis vous vendrez le lait au fort. Je vous donnerai, de plus, une maison pour y demeurer ainsi que les vivres et les vêtements nécessaires pour vos besoins les plus pressants. Le produit de la vente du lait vous appartiendra exclusivement tant que vous ne trouverez pas moyen de subsister autrement." Rolette tint parole et leur laissa exercer ainsi cette industrie à ses dépens, pendant deux ans, sans réclamer un seul sou d'indemnité.

Les descendants de Straw demeurent encore à la Prairie-du-Chien et peuvent attester la véracité de ce beau trait d'humanité.

JOSEPH TASSÉ.

L'OPINION PUBLIQUE AUX ETATS-UNIS

Nous voyons par le dernier rapport de la Société historique du Wisconsin—la plus importante probablement de l'Ouest—que cette société va reproduire dans son prochain volume de *Collections*, l'étude historique publiée par M. Joseph Tassé, dans *L'Opinion Publique*, sur Charles de Langlade, ce héros canadien qui, après avoir été l'un des premiers défenseurs de la cause française en ce pays, devint ensuite l'un des premiers pionniers de l'Ouest et le fondateur de la Baie-Verte (*Green Bay*). La Société a confié la traduction de ce travail à madame Sarah Fairchild Dean, sœur du ci-devant gouverneur Fairchild, du Wisconsin, une femme qui a un rare talent littéraire uni à une connaissance parfaite du français. C'est avec plaisir que nous voyons les écrits de nos littérateurs canadiens ainsi remarqués et appréciés à l'étranger.—*Minerve*.

LE CLUB CANADIEN "LACROSSE."—Les membres de ce club sont revenus d'Angleterre, lundi dernier, à bord du *Moravian*. Ils ont fait un voyage dont ils conserveront sans doute un bon souvenir. Les honneurs ne leur ont pas manqué ; partout où ils ont joué, ils ont été accueillis comme des princes. Notre gracieuse souveraine elle-même a daigné montrer à nos sportsmen canadiens qu'elle s'intéressait à eux. Elle a assisté à une partie qu'ils ont jouée au château de Windsor. Voici comment un journal anglais parle des membres du club canadien "Lacrosse" :

" Les membres du club canadien "Lacrosse" ont eu l'honneur de jouer devant la Reine, au château de Windsor, dans l'après-midi de lundi. Ils étaient vingt-sept joueurs, quatorze Canadiens et treize Iroquois, conduits par leur capitaine, le Dr. W. Beer. M. James Lowther, M. P., sous-secrétaire d'Etat pour les colonies, les a présentés à Sa Majesté. M. le Dr. Beer a alors adressé quelques mots à la Reine, et Tier Karonair, le chef Iroquois, après avoir déposé son tomahawk aux pieds de Sa Majesté, a lu à la Reine une adresse en langue iroquoise. Ce document, qui était écrit sur écorce de bouleau, a été remis à Sa Majesté.

Le jeu terminé, Sa Majesté félicita les joueurs de l'adresse qu'ils avaient déployée, et présenta à chacun d'eux sa photographie.

Parmi les personnes qui entouraient la Reine se trouvaient la princesse Béatrice et les princes Léopold et Christian. On remarquait dans la foule un grand nombre de visiteurs étrangers, entre autres l'Hon. J. A. Chapleau, secrétaire-provincial pour Québec, et M. Dore, agent d'immigration de la confédération canadienne.

Un mot de Marseillais.

—J'ai tellement d'esprit, disait-il, que quand il tonne, j'ai toujours peur que mes pointes n'attirent le tonnerre !

.

Une anecdote inventée par le *Blackwood Magazine* pour prouver que les Français ont l'amour exagéré des distinctions et des panaches. L'auteur est M. Frédéric Marshall :

Le grand Napoléon, passant un jour une revue de vieux grognards réformés, aperçut un grenadier manchot, sur la poitrine duquel ne brillait aucune décoration.

—Où as-tu perdu ton bras ? lui demanda-t-il.

—A Austerlitz, sire.

—Et tu n'as pas été décoré ?

—Non, sire, on m'a oublié.

—Tiens, voilà ma croix ; je te fais chevalier.

Et l'empereur détacha sa décoration, qu'il remit au grenadier.

—Ah ! reprit le grognard, Votre Majesté me fait chevalier parce que je n'ai perdu qu'un bras. Qu'aurait-elle fait si j'en avais perdu deux ?

—Je t'aurais fait officier.

Aussitôt, le grenadier tira son sabre et se coupa l'autre bras !

Un mot, mais un seul. Avec quoi ce généreux grognard se coupa-t-il le second bras, s'il était manchot ?

Il est vrai que M. Marshall doit s'être souvenu du mot : Impossible n'est pas français.